

Au bureau

Par Renzo

« Nous avons baisé au bureau. » Ce fut la phrase qui déclencha l'explosion, et il me fallut dix-sept¹ ans pour remettre un peu d'ordre dans tout cela et parvenir à cette version. Dix-sept ans, c'est beaucoup trop pour produire six petites pages ? Bien sûr. Mais si j'avais décrit les centaines de scènes et de variations que j'ai tournées et retournées dans ma tête malade, j'en aurais certainement noirci quelques milliers.

Elle va à Bordeaux pour retrouver un vieil ami (beaucoup plus âgé qu'elle) dont elle n'a pas eu de nouvelles depuis des années. C'est la seule personne à qui elle se sent capable de parler de nos problèmes. Ils se retrouvent à la gare, déjeunent ensemble, passent deux heures au bureau, font un tour aux Galeries Lafayette et ils retournent à la gare.

Réalisation, montage : Je

Interprètes : Elle, Lui

Gare de Bordeaux. *Tu n'as pas changé. Toi non plus. Ça fait combien d'années qu'on ne se voit pas ? Au moins dix. Beaucoup plus. Je suis partie de Paris en... en... j'avais 19 ans et j'en ai 40... Nooon, pas vrai ! Oui, malheureusement. Moi, ça fait huit ans que j'habite Bordeaux. T'es jamais venue ici ? Non. Tu verras, c'est une très belle ville. Si tu n'es pas fatiguée, on peut y aller à pied au centre-ville. Oui, j'aime beaucoup marcher.*

((Au début, c'était un film muet. J'ajoutai les dialogues pour préserver, contre l'assaut des images, le peu de lucidité qui me restait. Les dialogues formaient un réduit où les mots s'alimentaient les uns les autres et protégeaient mon esprit du réalisme douloureux de détails que la jalousie inventait pour ensuite les amplifier. Mais, alors que tout semblait s'apaiser dans les bras des mots, un nouveau maudit détail ouvrait une brèche par laquelle les maudites images envahissaient mon esprit. Et me voilà de nouveau contraint d'appeler les discours à mon secours...))

Elle porte une jupe portefeuille noire, un chemisier blanc à manches courtes et des chaussures à bout arrondi, avec une bride autour de la cheville. Il est en jeans et veste. Il porte des mocassins du même marron que la veste et il n'est pas bien plus grand qu'elle avec ses talons pas vraiment bas. Cours de la Marne. Rue Belle étoile. *Un nom assez étrange pour une rue, n'est-ce pas ? Tu sais pourquoi ? Non. Rue Tauzia.*

((Pour contraindre mon imagination à garder les pieds sur terre, je fis emprunter aux deux protagonistes le chemin que je suivais lorsque j'arrivais à Bordeaux en train. Pour garder les pieds sur terre ou pour préparer la rampe de lancement de la jalousie ?))

On va passer devant l'église de Sainte Croix. C'est une église romane du XIIe siècle. Veux-tu qu'on entre ? Plus tard, si tu veux. J'aimerais mieux m'asseoir à une terrasse. Le café est bourré. Il y a trop de gens. Veux-tu t'en aller ? Ça va. Le garçon les fait asseoir à la seule table disponible. Deux espressos. Ils s'échangent des sourires timides. T'es très élégante... tu l'étais même quand tu étais très jeune. Merci. C'est son chemisier préféré. Elle rougit.

¹ J'ai fini la traduction en italien de légers changements à cette version après quarante ans. Pratiquement le temps prit par Francis Ford Coppola pour *Megalopolis*.

((À la gare il s'agissait du chemisier blanc à manche courte qu'elle portait au travail. Maintenant c'était le chemisier de nos grandes sorties : manches longues et bouffantes, col montant à volant ouvert en V et plastron avec des bandes de dentelle ajourée. Notre chemisier ! Regarde, regarde vieux porc. À la gare, un seul bouton ouvert, ici trois. J'exagère, seulement deux. T'es plus un adolescent, lèves ta tête quand elle se plie. T'as jamais vu des nichons, vioque de mes deux ?)).

Quel regard triste! Comme je t'ai dit au téléphone... Je suis au trente-sixième dessous. Elle pleure. Il lui prend la main. *On s'en va.* Ils sortent et se dirigent vers place Gambetta. Il lui met un bras autour de l'épaule. *On est pas très loin de mon bureau. Si tu veux, je vais te montrer les derniers travaux. Oui, j'aimerais bien.* Ils dépassent la place Gambetta toujours en silence. *Nous voilà.* Un escalier en pierre au bout d'un couloir très sombre. *Je ne vois pas bien. Attention, il y a une espèce de marche. Donne-moi la main. C'est au premier étage.*

Il lui laisse la main pour ouvrir trois serrures. *En fin de semaine on ferme toujours toutes les trois. Entre.* Un salon d'attente. Une table plutôt basse avec plateau en verre et pieds en acier. Trois fauteuils en faux cuir. Un divan noir contre le mur faisant face à la porte d'entrée. Le bureau de la secrétaire. Les murs chargés de dessins en noir et blanc. *C'est la salle d'attente. J'aime la petite table. Moi aussi, elle est belle et solide. Est-ce que ça te dit quelque chose le dessin accroché derrière le bureau ? Non, je crois que je ne l'ai jamais vu. Ah, je croyais... alors il a été fait après ton départ. J'ai perdu le sens du temps. Donne-moi le sac.* Il le pose sur la table. *Il fait très chaud ici.* Il enlève la veste. *Tu ne veux pas l'enlever ? Pas tout de suite.*

((Une veste ? D'où sorte-elle ? De la baguette magique de la jalousie. À quoi bon ? Je n'ai aucune idée, mais la jalousie est maline comme un singe... on verra bien sa fonction. Ce n'était pas plus logique si elle la portait déjà là à la gare ? Oui, si je contrôlais le récit, s'il pouvait être dégrossi par la raison ou par l'amour des mots. Mais, ici, la raison n'est pas chez elle et l'amour des mots et l'autre aussi naufrage dans les images.))

Viens, je te montre les autres pièces. Ils entrent dans une grande salle avec une énorme table entourée d'au moins une dizaine de fauteuils. *Énorme, cette salle ! Et quelle table ! On a souvent des réunions avec des clients. On peut asseoir jusqu'à quinze personnes. Et toutes ces portes ? Les trois portes vitrées sont les portes des bureaux des architectes, la grande porte est celle des dessinateurs. La porte ici à côté est la porte de la cuisine.* Il ouvre la porte. *La cuisine est petite, mais fonctionnelle. La porte à côté est celle de la salle d'eau. Ça doit te coûter un œil de la tête de loyer. Il m'appartient. Tout à toi ? Disons... il appartient à ma société et à la banque. Veux-tu un verre d'eau ? Non merci. Suis-moi.* Il va dans le bureau des dessinateurs où il y a une armoire avec au moins une vingtaine de tiroirs larges et bas. Il sort un cartable du premier tiroir.

((C'est à partir de ce moment que le scénario change très souvent. Actuellement, j'ai trois versions assez stables : dans la première les « contacts » commencent dans le bureau du patron ; dans la deuxième, c'est dans la salle d'entrée que les choses se passent et dans la troisième tout se fait dans la cuisine. Jusqu'il y a une semaine, il y en avait eu une qui se passait dans la salle d'eau, mais elle n'a pas duré longtemps : trop vulgaire, pas adaptée à leur personnalité. J'ai choisi de vous présenter celles du bureau et de la cuisine : l'autre version a un sens seulement pour des critiques littéraires, des comparatistes.))

Allons dans mon bureau pour regarder ces dessins. Il y en a sans doute quelques-uns de l'année où tu travaillais avec nous. Ils entrent dans le bureau : un bureau avec deux fauteuils ronds en velours jaune moutarde ; deux chaises noires sur roulettes ; une petite table ronde. Il pose le cartable sur la petite table. *Quel bordel ! Hier soir je suis parti très tard et j'ai laissé tout en désordre.* Il déplace l'écran de l'ordinateur vers les bords du bureau. Il enlève les dossiers. *Voilà ! Peux-tu me passer le cartable ?* Il le place au centre du bureau. *Très lourd, n'est-ce pas ? Oui, assez. Il y a au moins une centaine de dessins. Ce sont les dessins de*

1960 à 1970. Il se place derrière le bureau. Il s'assoit. Elle reste debout devant. Il tourne le cartable pour qu'elle puisse voir les dessins à l'endroit. *Tu reconnais le style ? Bien sûr. C'est mieux que je vienne de ton côté... pour mieux voir... si tu as des questions.* Il se met à côté d'elle. À chaque demande d'explications, le corps de Lui s'approche un peu plus d'Elle. Au troisième ou quatrième dessin, elle se penche sur le bureau pour mieux regarder. *Je ne comprends pas.* Aimanté par le cou que les cheveux ont libéré, il ne répond pas. *Attends-moi un instant.* Il s'en va. Elle approche une chaise et s'assoit. Il revient avec une bouteille de champagne et deux verres qu'il pose sur la petite table. *Ce n'est pas trop tôt ?* Il répond avec un sourire.

((Pourquoi je lui ai fait dire ça. Trop tôt ? Il était presque midi. Trop tôt pour les faire passer à l'acte ?))

Elle fait mine de se lever. *Reste assise.* Il s'assoit. Ils trinquent. Elle parle. Un deuxième verre. Elle est inarrêtable. La jupe s'entrouvre. Une jarretelle se montre. Une main se pose sur le genou. Les jambes se resserrent et le pan de la jupe se remet en place. Ils se lèvent. Il se place derrière elle. *Ce dessin ne semble pas de vôtres. Laisse-moi le regarder.* Il se penche un peu plus que le nécessaire. Il touche avec son torse sa tête. *Excuse-moi. Je te dépeigne.* Elle se tourne, lui sourit. *Je mets l'autre chaise à côté comme ça on peut mieux regarder ensemble.* Il fait rouler sa chaise et il s'assoit. Après un dessin ou deux. *Non, ce n'est pas une bonne idée.* Il éloigne son fauteuil. *Moi aussi je pense qu'on peut mieux voir debout.* Elle se lève et déplace le sien.

((Maintenant il y a le contact maximum permis entre deux personnes flanc contre flanc. Dire qu'il y a du courant qui passe, comme j'aurais envie d'écrire, ce serait ignorer que la veste oppose une résistance de plusieurs millions d'Ohms à son passage. Oublions donc le courant et parlons de tension, des légers tremblements du bras et du chevrottement de la voix qu'elle ne peut pas ignorer. Et, une fois qu'elle a senti la tension, ses marges de manœuvre sont fortement réduites : ou elle laisse sa propre tension se manifester ou elle se ferme et rejette les tentatives d'invasion avec des méthodes plus ou moins dures. Laissez-moi ajouter que je suis heureux que mon esprit, malgré son aveuglement se soit refusé d'employer le terme très galvaudé de « désir ».))

Il se perd dans des explications détaillées ponctuées de chevrottements. Elle écoute sans bouger, sans parler, comprenant très peu. Un long silence. Elle sent le sexe qui prend forme contre l'une de ses fesses. Un long moment de gêne pour elle... pour lui. Elle se redresse, se tourne et commence à s'enlever la veste. *Peux-tu m'aider ?* Il l'aide. Une très bonne excuse pour laisser que la main suive la ligne des seins. Il lui caresse les cheveux. Il lui embrasse le cou. Il ouvre un bouton. Pas assez pour y faire glisser la main. Il ouvre un deuxième bouton. Elle l'aide à ouvrir un troisième. Elle lui adresse un sourire plus malicieux que triste et dégrafe le soutien-gorge. *Que tu es belle ! Tes... seins.* Il se jette sur l'un d'eux comme un chien qui a trouvé... comme l'ami qui retrouve l'amie qu'il n'espérait plus revoir. *Tu me fais mal. Oh, excuse-moi. Attends.* Ils s'embrassent longuement. Elle sort le chemisier de la jupe, l'enlève et le jette par terre. Il lui retire le soutien-gorge, la soulève et l'assoit sur la table.

((Je vais ajouter que dans les premières versions, il ne l'assoyait pas sur la table, mais « la portait sur un fauteuil ». Poussé par un besoin de dénigrement de l'ennemi, j'abandonnai « la porta » pour la « poussa » : un vieux faiblard ne pouvait certes la porter ! Mais ce « la poussa » était encore pire : car il ajoutait à la force une nuance de violence que je n'aimais pas. Je changeai alors pour une scène où c'était elle qui le prenait par la main et le conduisit au fauteuil... ça, ça c'était trop. Non, elle ne pouvait pas prendre une telle initiative... non ça faisait trop mal. Comme disais je ne sais plus qui il y a des limites mêmes au masochisme. La solution que je trouvai ce fut d'éliminer le fauteuil et laisser que les deux fassent « leurs choses » en restant sur place où je pouvais mieux les contrôler.))

Elle se mouille le sexe avec ses doigts et écarte sa petite culotte. Il la pénètre. Ça dure très peu

((Inutile d'expliquer pourquoi « ça dure très peu ». Mais il vaut la peine d'ajouter que dans une autre version c'est lui qui écarte sa petite culotte se penche et la lèche ; dans une autre... mais, ce qui m'ébranle, c'est seulement la blancheur de la culotte et son plissement obscène.))

Il l'aide à se rhabiller. Un baiser aux seins ne pouvait pas manquer. *J'ai faim et toi ? Moi aussi, un peu. Il y a un très bon traiteur rue Judaïque à deux pas d'ici. Ça te va ? Oui. Tu viens avec moi. Si ça ne te dérange pas je reste. Pas du tout. Ça va me prendre une quinzaine de minutes.* Il sort. Elle trouve son premier dessin. Elle pleure. Il revient avec un pâté en croûte, une salade, quatre cannelets et une bouteille de bordeaux qu'il pose sur la petite table. *Tu as pleuré ? Ce n'est rien. Tu regrettes ? J'ai tellement rêvé de faire l'amour quand je travaillais avec toi... La vie... la vie... c'est un bordel insensé.* Ils mangent en silence. Le pâté est fini. Le vin presque. Il approche son fauteuil et, du coude, il lui heurte la main. Le vin se renverse sur la jupe. *Merde ! T'as de l'eau gazeuse ? Oui, dans la cuisine.* Il la suit. Elle défait la ceinture en marchant et enlève la jupe avec un mouvement ample, hiératique.

((Les mots s'autoalimentent ? Et voilà que « hiératique » transforme la culotta blanche en nappe de l'autel-fesses, et le porte-jarretelles en son antependium. Et de là à imaginer que Lui l'embrasse derrière le confessionnal de l'église Sainte-Croix, il n'y a qu'un pas. Et de pas j'en fis plusieurs jusqu'à la faire asperger le prie-Dieu.))

Il lui passe la bouteille de Perrier. Elle se penche sur l'évier. Il détache les jarretelles et roule les bas autour des chevilles. Elle continue, indifférente, à frotter la jupe. Il baisse la culotte en dessous des fesses. Elle pose la jupe sur le bord de l'évier, resserre les jambes et baisse la culotte jusqu'aux chevilles pendant qu'il lui relève le chemisier. Elle sort une jambe de la culotte avec une lenteur étudiée.

((Étudiée ? Ce mouvement délicat et en même temps décidé pour libérer la jambe me ramène au mouvement que je lui avais vu faire... ça fait mal... Le jour de notre rencontre dans le parc. Lui ne doit pas voir la même chose ! Mais ce mouvement est tellement... Je ne sais pas ce qu'il voit et je ne veux pas le savoir. Ce qui m'importe c'est pourquoi elle fait ça ? Pourquoi elle ne me le réserve pas ? Je ne veux rien de toi, mais ce "glisser du pied," c'est à moi. À moi !))

Il la tire vers lui, la tourne. Son regard est doux, soumis. Elle enlève les chaussures et se met à quatre pattes.

((Impossible de continuer. J'écris « impossible de continuer » par inertie. Continuer quoi ? Que signifie « impossible » quand l'esprit se saoule de mots. ?La tension se transforme en rage, la rage en tristesse, la tristesse en découragement puis en un demi-sommeil où je me répète sans cesse que je suis malade... malade, malade. La solitude me suffoque. Et puis, tout à coup voilà que je (je?) passe de... voilà qu'Elle devient N. qui baise dans la cuisine de sa mère avec P. pendant que moi j'accompagnais son fils au cinéma. « J'étais en train de nettoyer le plancher, il m'a arraché le chandail, il m'a prise par derrière sans m'enlever la culotte. » De Charybde en Scylla comme disait ma prof.))

Il ne se passe rien. Elle se relève. Il la prend dans ses bras. Elle éclate en four rire, contagieux. Dès qu'elle peut parler : *La tache n'est pas bien effacée. Que faire ? Je sais pas. Allons acheter une jupe. T'es fou. Les Galeries Lafayette ne sont pas loin.* Elle aime beaucoup une très longue jupe à fleurs. Mais ça ne va pas avec ce chemisier ! Il lui propose un t-shirt blanc. Il l'accompagne dans la cabine d'essayage. Elle se déshabille, c'est lui qui l'habille. Quand elle lève les bras pour mettre le t-shirt, il ne peut s'empêcher de lui embrasser les seins. *On peut nous voir ! Et alors ?* Il la déshabille. Elle s'habille. Il paye. *Merci.* Ils retournent au bureau. Il appelle sa femme. *Non... Je suis au bureau avec Elle... montrer les dessins... on a*

déjà cassé la croûte... Avant je vais l'accompagner à la gare... Ce n'est pas que je ne veuille pas te la présenter... mais... ok.

((Quel besoin d'une autre intervenante ? Pour compliquer les choses et ainsi diminuer la tension? L'imagination entre les mains de la jalousie imagine même l'inimaginable.))

Ma femme voudrait te voir. Est-ce qu'on a le temps ? Tu pourrais rester chez moi ne repartir que demain. Je me sens mal à l'aise. Mais, pourquoi ? Pas besoin de tout dire et puis Agnès est une femme très ouverte.

Pendant qu'il téléphonait, elle est allée se changer dans le bureau de la secrétaire. Elle met les bas et le porte-jarretelles avec la jupe sale et le chemisier dans la poche Lafayette. Quand elle revient, il est en train de feuilleter un catalogue assis au milieu du divan. Elle pose la poche près du divan et s'assoit près de lui. Il lui parle d'Agnès. Elle lui parle de moi. Impossible d'imaginer ce qu'ils disent. Elle lui ouvre la chemise et le caresse. *Mets-toi au bout.* Elle se couche et pose sa tête sur les cuisses. Il défait la ceinture. *Laisse-moi faire.* Elle lui baisse le slip et appuie sa joue au sexe endormi. *Je suis bien. Moi aussi... trop.* Un long silence qui loin de réveiller le sexe le ratatine. Il baisse pantalons et slip aux chevilles.

((C'est quoi cette insistance sur les chevilles ? On n'est plus au XVIIIe ! Tu oublies les sœurs au collège, mon cher. C'est ça ? Ça doit être ça.))

Elle l'avale et lentement il prend forme. *Viens sur moi.* Elle enlève la culotte, soulève la jupe et le chevauche. Leur plaisir avance de conserve. *Si tu continues comme ça, je viens. Arrête.* Au lieu d'arrêter, elle augmente le rythme. *Je te... je te... Non, ne dis rien...* Ils viennent ensemble. Son jet à lui se perd dans le vagin. Elle éjacule sur le divan. *Passe-moi des Kleenex.*

((Aucun besoin de « je te... je t'aime ». Leurs sexes disent tout, dicible et indicible. Celui d'Elle dit aussi que la peur de tomber enceinte est une petite peur de gens sans passion. Comme moi qui ai toujours eu peur qu'elle tombe enceinte ? Pauvre peureux !))

Tu devrais te donner un coup de peigne. Toi aussi. Ils s'embrassent. Pas d'ombre dans leurs cieux. Il prépare un spritz pour fêter la rencontre. Un coup de tonnerre au lointain ? Non, c'est la sonnette. *Oui... on est encore là... monte... C'est Agnès. Suis-je présentable ? J'ai peur. Les culottes !* Il a temps de mettre la culotte dans sa poche et la voilà à la porte. Une femme d'une cinquantaine d'années, bien en chair, grande, vêtue d'un jean, d'un tee-shirt et de baskets, avec de longs cheveux noirs et un regard décidé. *Vous avez été aux Galeries? J'ai renversé un verre de vin sur la jupe et alors j'ai dû me changer Je peux regarder ? Je suis curieuse.* Elle n'attend pas la réponse. Elle sort la jupe. *Très belle. Moi aussi j'aimais les jupes portefeuilles,* maintenant je suis trop vieille. Elle sort la chemise. *Élégante. Ou lou lou... qu'est-ce que je vois... un porte-jarretelles... c'est la grande sortie... je n'en ai jamais mis de ma vie...* S'adressant à son mari. *Ça doit être excitant. Est-ce qu'il y a un spritz pour moi aussi ?* Pendant qu'il va à la cuisine pour préparer le epritz, Agnès s'assoit à côté d'Elle. Elle lui pose des questions sur sa vie, mais elle a l'air de savoir tout ce qu'elle a raconté à Lui. *Les hommes sont tous des salauds. Mon mari n'a pas essayé ? Elle rougit. Je te mets mal à l'aise ? Je peux essayer ton porte-jarretelles ? Avec des jeans? Ils ne sont pas collés !*

((Et ici ma fantaisie heurte le mur du trop. Du faux. Elle lorgne dans le domaine de la pornographie et se retire. Non, Agnès n'était pas venue.))

Il l'accompagne à la gare. *Le mois prochain je dois aller à Paris. Nous pourrions nous voir. Je ne sais pas. On verra.*